

Doc 13

Une thèse : l'anomie

L'insertion dans un groupe délinquant suppose que les « liens » établis avec la société ordinaire (famille, école, milieu professionnel, etc.) soient distendus ou rompus. [...] Ce lien social, dont la rupture peut conduire à la délinquance, est d'abord familial. Le « contrôle familial » est à la fois « direct » et « virtuel ». Le contrôle virtuel renvoie à l'intériorisation du contrôle familial, c'est-à-dire aussi à l'identification aux personnages paternel et maternel. Le lien social est également scolaire, mais l'échec conduit à rejeter l'autorité scolaire. Lien familial et lien scolaire ne sont pas indépendants. [...]

[Cette approche] permet de comprendre pourquoi les femmes sont moins délinquantes que les hommes : le contrôle familial qui s'exerce sur les femmes est plus prégnant et leur investissement dans les pratiques familiales est plus grand [...]. Mais elle permet également de comprendre que les jeunes issus des classes populaires précarisées soient surreprésentés parmi les délinquants : le contrôle familial qui s'exerce sur eux est, en

effet, souvent défaillant et l'échec scolaire probable les conduit à se soustraire au contrôle social scolaire. Elle permet enfin de rendre compte, au moins pour partie, de la courbe des âges de la délinquance : le contrôle social qu'exercent famille d'origine et école (caractéristique de l'enfance) relayé par celui qu'exercent travail et famille conjugale (caractéristique de l'âge adulte) permet de comprendre que la jeunesse (entre enfance et âge adulte) soit aussi l'âge le plus propice aux pratiques délinquantes.

Gérard Mauger, *La sociologie de la délinquance juvénile*, Coll. Repères, La Découverte, 2009.

Doc 14

La bande comme « contre-société »

On confond à tort les « jeunes de la cité » avec ces bandes qui arpentent les rues, les halls d'immeubles et les parkings. Or la plupart des jeunes qui habitent les cités sont « invisibles », ne fréquentant pas la rue et partageant leur temps entre l'école, l'appartement (où ils font leurs devoirs, regardent la télé ou jouent aux jeux vidéo) et le club de sport. Seule une minorité de jeunes contrôlent « le territoire » du quartier, traînent dans la rue, squattent les caves et occupent les entrées des immeubles. Ils ont entre 12 et 30 ans (l'augmentation du chômage a contribué à retarder l'entrée dans la vie active) et cumulent les handicaps : échec scolaire, famille déstructurée, chômage, racisme. Pour ces jeunes-ci, la cité constitue une contre-société où ils vont pouvoir se retrouver, s'exprimer, trouver une place, un statut, une reconnaissance et même des revenus. Ils sont d'abord unis par un sentiment commun de rejet : échec scolaire, professionnel, discrimination. Cela renforce les tendances à l'entre-soi mais contribue en réaction à conforter leur

propre mise à l'écart. La contre-société se bâtit sur une culture adolescente : rap, danse hip-hop, codes vestimentaires, façon de s'exprimer (le « langage des cités »), consommation de shit, éthique du « rebelle ». La solidarité de groupe possède aussi une dimension matérielle : « Chacun prête ce dont il dispose : ballon, vélo, scooter, jeux vidéo. » On prête ou on donne de l'argent au copain pour aller au cinéma, au café, jouer au billard. À charge de revanche. C'est la règle : les biens doivent « tourner ». Ensuite des liens quasi familiaux se tissent entre générations de « petits » et de « grands frères ». Les liens familiaux parentaux tendent à s'élargir aux amis proches.

Jean-François Dortier, « Les jeunes "guerriers" des cités », *Sciences Humaines*, n° 179, février 2007.

Doc 15

Vers une explication : la typologie de Merton

Notre principal objectif est de découvrir de quelle manière une structure sociale peut pousser des individus à s'engager dans des conduites non-conformes. [...] Pour y parvenir, il faut prêter attention à deux éléments [...]. Le premier, c'est l'ensemble des buts, des visées, des intérêts culturellement valorisés. [...] Le second, c'est l'ensemble des moyens considérés comme acceptables pour atteindre ces buts. Tout groupe social couple nécessairement son échelle de buts valorisés avec une régulation morale ou institutionnelle des moyens requis et permis pour les atteindre. [...] Nous pouvons donc distinguer cinq modes d'adaptation des individus aux pressions culturelles du groupe. Ils sont schématiquement présentés dans le tableau ci-dessous, où (+) désigne l'« acceptation », (-) la « non-acceptation », et (±) « rejet et remplacement par d'autres fins et d'autres moyens ». Dans toute société, l'adaptation de type I (la conformité à la fois aux buts valorisés et aux moyens admis) est la plus courante. Si tel n'était pas le cas, la stabilité et le maintien de la société seraient compromis. [...] Un manque de coordination entre les fins et les moyens culturellement admis et valorisés mène à l'anomie.

Robert K. Merton, « Social Structure and Anomie » (traduction des auteurs), *American Sociological Review*, Vol. 3, n° 5, 1938.

	Buts valorisés	Moyens admis
I. Conformité	+	+
II. Innovation	+	-
III. Ritualisme	-	+
IV. Auto-exclusion	-	-
V. Rébellion	±	±

1. CLASSER. Dans quelle catégorie classez-vous : un fumeur de krach, un pratiquant non croyant, un sportif qui se dope, un militant révolutionnaire ?

2. EXPLIQUER. Merton a mis à part la catégorie V : qu'a-t-elle de particulier ?

Hachette
Première
2011